

Karlovy - Vary et l'amitié des peuples

Francis Legrand

Professeur de Philosophie
aux Lycées de Cannes
Fondateur des "Rencontres
Internationales " Festival
du Film pour la Jeunesse.

Karlovy-Vary, en Bohême, c'est l'ancien Carlsbad autrichien, une jolie station thermale, riche de nombreuses sources chaudes, et célèbre dans le monde du 7^e Art par son Festival International du Film, un des plus anciens parmi les Festivals de Cinéma. Invité au XIV^e Festival de Karlovy-Vary, j'ai pénétré pour la première fois de ma vie, dans le monde tchécoslovaque que je ne connaissais surtout que par de nombreux films. J'ai fait là-bas, en ce mois de juillet, une ample moisson d'observations, de réflexions, qui, à elles seules, auraient déjà valu le voyage. Ce n'est pas mon propos de parler des beautés de Prague, surtout de la poésie de la vieille ville qui imprégnait Kafka de nostalgie, des souvenirs partout présents des grands hommes tels Mozart et Goethe, de l'affection qu'on porte aux Français, des succès et des difficultés de l'expérience socialiste, de l'hospitalité de ce peuple qui associe étonnamment la sensibilité slave, la discipline germanique et la finesse latine. Mais il faut redire que ce petit pays, ce vieux pays, est un lieu de grande et authentique civilisation. C'est peut-être pourquoi son cinéma en porte toutes les marques.

Le cinéma tchécoslovaque est sans doute le plus spécifiquement adapté en Europe — et dans le monde — aux besoins d'une éducation cohérente des masses et de la jeunesse, et dans un esprit qui dépasse l'optique partisane. C'est un cinéma noble, destiné à un peuple pour lequel les créateurs ont du respect et dont ils veulent l'élévation... Je parlerai prochainement des caractères de ce cinéma ignoré en France, hormis des cinéphiles, parce que les grandes firmes le boycottent, et aussi parce que le petit exploitant craint de projeter des œuvres pour

lesquelles le grand public, habitué à la médiocrité, n'est pas préparé. Pour nous qui considérons que les arts audio-visuels ne doivent pas devenir des arts de la facilité et de la démission, et que le public le plus modeste a des ressources qu'on lui conteste injustement, ce cinéma est un cinéma d'avenir : il ne recule devant aucun problème, devant aucune difficulté. Il a le courage de ne pas chercher démagogiquement à plaire d'abord, et il peut parfois être austère, comme l'œuvre qui remporta cette année le grand prix : *L'Accusé*, de Elmar Klos et Jan Kadar.

Ainsi donc ce XIV^e Festival de Karlovy-Vary se déroula dans une ambiance de sérieux et de travail, qui n'exclurent pas la bonhomie et le plaisir. A priori, en dehors des films, deux particularités sont à noter : le Symposium, et la Tribune Libre. Le Symposium c'est la compétition des films des cinématographies nouvelles qui se déroule en dehors de la compétition internationale proprement dite. Imaginez qu'il existe des dizaines de pays qui font des films et que ces films nous ne les voyons jamais ! Le Symposium a donc d'abord le grand mérite de faire découvrir des œuvres de pays qu'on qualifie, parfois avec ironie, du Tiers Monde. Il permit de connaître des films récents de pays comme l'Argentine, Cuba, l'Algérie, la Syrie, l'Inde, le Sénégal, l'Uruguay, qui ont une cinématographie déjà vigoureuse, des artistes indiscutables, mais dont les films ne sont pas distribués. En effet, les œuvres sont boycottées au départ : elles restent dans les cinémathèques, inexportées, et souvent même non projetées dans leur propre pays quand le réseau des salles de cinéma est entre les mains de quelques grosses firmes. La conclusion du Symposium, c'est que

sans la possibilité de vendre, la liberté de créer est illusoire, et la vraie liberté ne peut exister pour l'artiste dans le domaine des mass medias, en des pays où se maintient une forme économique de colonisation.

La solution de ce problème dépend partiellement des éducateurs, qui doivent informer, conseiller ce qu'il faut lire, écouter ce qui a de la valeur et fuir ce qui n'en a pas. L'éducation demeure ici encore, avec le rassemblement des humbles et des convaincus, la grande solution d'une injustice qui a pour effet de retarder la compréhension des peuples et par suite les progrès du Monde.

La Tribune Libre eut comme le Symposium le mérite de confronter les hommes, directement cette fois, au cours de matinées fécondes de réflexion et de travail. L'un des thèmes qui passionna l'assemblée fut : « La responsabilité de l'artiste vis-à-vis de la société ». Tous ceux qui s'étaient inscrits purent parler librement. Des Anglais, des Américains, des Suédois, des Tchécoslovaques défendirent le droit du réalisateur à n'être responsable que devant lui-même, et revendiquèrent plutôt la liberté absolue : c'est la société qui est responsable à l'égard de l'artiste. D'autres, Soviétiques, Tchécoslovaques, Français, Indiens, montrèrent les dangers d'une production cinématographique qui ignorerait l'urgence de sa mission sociale pour tomber dans l'esthétisme ou dans l'individualisme. L'artiste est responsable de son œuvre devant les autres hommes. (Personnellement, il m'apparaît que les responsabilités doivent être partagées : la société et l'artiste ont chacun des droits et des devoirs vis-à-vis l'un de l'autre !)

Quant à la compétition cinématographique elle-même, elle illustra une fois

de plus la devise du Festival de Karlovy-Vary : « Pour le progrès de l'Homme et l'Amitié des Peuples ». C'est la raison pour laquelle la plupart des films présentés furent graves, profonds, riches de problèmes. Cette unité logique d'œuvres aux buts voisins prit tout naturellement l'allure d'un vaste réquisitoire du monde entier contre la bêtise, la bassesse, l'injustice, la guerre, l'oppression, l'ignorance. J'aimerais pouvoir parler de tous les films, et c'est impossible. Du moins je veux mentionner : *Une place au soleil*, film argentin, grand prix du Symposium, sur le drame d'un très jeune couple qui cherche un toit ; *La ville et les rêves*, un film indien sur le même sujet ; *L'Étranger*, un film roumain sur la révolte d'un lycéen pauvre ; *Les vieux à la cueillette du houblon*, film de musique et de danse tchécoslovaque sur les problèmes des jeunes ; un intéressant film espagnol sur les songes fous d'un enfant de la rue qui meurt dans l'arène en voulant prouver qu'il existe, et deux films italiens que vous aurez plus de chance de voir sur les écrans français : *La vie amère* (comment un homme révolté finit par devenir comme les autres) et l'excellent : *La ragazza di Bube*, où une jeune fille qu'incarne intelligemment Claudia Cardinale, choisit d'attendre quatorze ans le garçon qu'elle aime après qu'il ait été emprisonné pour des raisons politiques. Cet exemple de la fidélité à l'écran est si rare de nos jours qu'il mérite d'être signalé presque comme un signe de courage du réalisateur !

En ne citant pas les autres films, j'ai conscience d'être injuste, car ils étaient tous intéressants, sinon tous d'égale valeur. Le Grand Prix du Festival : *L'Accusé*, est une œuvre austère, l'histoire d'un procès, sur laquelle je reviendrai. Les films français ? On se

demande ce qu'ils faisaient dans une compétition dont vous connaissez la devise : il s'agit de *La peau douce* et *L'homme de Rio*. Au moins le public fut-il reconnaissant à ce dernier film, par ailleurs excellent, de le faire rire, après toute une série de films graves. Et puis Belmondo est à sa manière un sympathique redresseur de torts dans cette aventure burlesque ! On pardonna donc sans doute à la France au nom du 14 juillet qui fut célébré dans l'enthousiasme par tous ceux, Français et étrangers qui étaient là. Mais c'est paradoxalement sur deux films américains de ce Festival de l'Est que je voudrais m'étendre un peu, car ils sont actuellement distribués en France, et nous pouvons en discuter avec les jeunes qui ne les manqueront pas : *The best man* et *America! America!* La délégation américaine à Karlovy-Vary fut importante, comme d'ailleurs celle d'Espagne et de France : le grand metteur en scène Elia Kazan, les acteurs Henry Fonda et Cliff Robertson, entre autres, furent très acclamés. Ils étaient venus dire vraiment « quelque chose » et montrer que la production commerciale occidentale n'est pas faite que d'inepties. *The best man*, titre français : *Le meilleur*, ou : *Que le meilleur gagne*, est un film sans prétention artistique, conçu intentionnellement comme un film de télévision, une espèce de reportage sur l'élection d'un président américain. Ce sujet brûlant, conçu avant le drame Kennedy, à la veille de la campagne actuelle, nous touche intensément. Il s'agit non seulement d'une leçon vivante d'instruction civique sur les mœurs politiques d'un grand pays (comparable en ce sens à *Tempête à Washington*, de Preminger), mais davantage du débat fondamental de la Politique et de la Morale. Cliff Robertson et Henry Fonda sont tous deux

candidats du même parti à la Présidence et la Convention doit désigner l'un d'eux. Le premier est prêt à user de tous les moyens pour parvenir à un but qui lui tient à cœur. Au contraire, le second estime que la fin la plus noble ne justifie pas les moyens. Il sait pourtant que son élection irait dans le sens du progrès humain qu'il souhaite : déségrégation, coexistence pacifique, liberté... Le film se suit d'un bout à l'autre avec un intérêt accru, et s'il n'est pas une grande œuvre, c'est du moins une œuvre qui fait réfléchir chacun de nous, qui suscite de passionnants débats. Le dialogue en action de l'idéalisme paralysé par sa probité même, et du cynisme que rien ne freine, la portée du geste final, le témoignage des faiblesses et des grandeurs d'un peuple qui sait se dénoncer lui-même, voilà des éléments essentiels qui ne laissent aucun éducateur indifférent et qui peuvent faire conseiller le film à partir de 16 ans.

America! America! eut un succès considérable. C'est peut-être le film le plus riche qu'Elia Kazan ait fait. Il l'a voulu tel jusque dans les fautes cinématographiques qu'on lui reprochera, car il l'a réalisé absolument à sa guise et il en revendique l'entière responsabilité. C'est que l'histoire des héros du film est celle de sa propre famille et elle lui sert de message. Présentant le film, il dit que son intention a été double : faire comprendre que l'Amérique a été pour des millions d'hommes la terre promise, et rappeler aux Américains qu'ils sont tous des enfants d'émigrés... Kazan raconte donc le drame des siens qui appartenaient aux minorités grecques et arméniennes de l'Anatolie turque. C'est le journal d'une vie, d'un pays, d'une époque. Il n'a pas l'unité limpide d'un chef-d'œuvre, mais le foisonnement de l'existence

même. Son actualité nous touche. On peut y trouver tour à tour : un précieux témoignage sur la condition de vie des minorités en Turquie à la fin du 19^e siècle, sur l'attraction exercée par la fabuleuse Amérique, mais aussi sur la volonté acharnée de parvenir des self-made men. Il y a là une peinture de l'ascension d'un homme qui est une des plus vraies du cinéma. Mais davantage, on aperçoit en filigrane le drame de l'oppression de toutes les minorités, la réprobation de toutes les discriminations raciales, la haine de toutes les polices, la soif de justice sociale qui animent le réalisateur. Son jeune héros pourrait à un moment donné choisir une vie dorée, après de cruelles épreuves. Il poursuit son rêve de liberté et préfère se tailler seul sa place d'homme. En définitive, l'Amérique peut prendre ici la valeur symbolique d'un au-delà qui conduit l'être vers son propre progrès et que d'aucuns baptisent Dieu, Humanité, Evolution... Quand une œuvre peut être lue ainsi en des registres si différents, c'est qu'elle est grande. On peut également en débattre avec de grands adolescents.

FRANCIS LEGRAND

N.B. Tout le Festival, films et débats, se suit avec un petit appareil à transistors qui transmet immédiatement en plusieurs langues les dialogues.



LA TÉLÉVISION

Dès la reprise des programmes nous tenterons de maintenir notre rubrique : nous avons besoin de votre aide à tous.

Inutile de parler de ce qui était proposé aux enfants durant cet été : c'était là, littéralement se moquer de l'enfance !